

Zeitschrift: FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche
Herausgeber: Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Band: - (2017)
Heft: 45

Artikel: Double standard : perspective et visibilité masculine
Autor: Senarclens, Coline de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Perspective et visibilité masculine

Coline de Senarclens • Charles est féministe. Tous les vendredis il se rend à une réunion avec son association de féministes radicales qui souhaitent en finir avec le patriarcat et les privilèges masculins. Il organise avec ses camarades des espaces de non-mixité, pour observer les comportements, discuter les vécus et se retrouver avec ses paires, qui vivent les mêmes expériences, afin de développer des stratégies pour mettre fin aux violences sexistes. Charles fait une bonne action et en retire un bénéfice social.

Non, en fait, c'est pas Charles, c'est Carla. Carla est féministe. Tous les vendredis elle se rend à une réunion avec son association de féministes radicales qui souhaitent en finir avec le patriarcat et les privilèges masculins. Elle organise avec ses camarades des espaces de non-mixité, pour observer les comportements, discuter les vécus et se retrouver avec ses paires, qui vivent les mêmes expériences, afin de développer des stratégies pour mettre fin aux violences sexistes. Carla est une extrémiste et elle nuit à sa cause.

Cet exemple est exagéré ? Posez la question aux femmes* féministes qui vous entourent. Demandez-

leur si leur combat est vu comme légitime et si elles sont félicitées et valorisées socialement pour le mener. Regardez le succès que rencontre les féministes sur le net, et comparez-le avec celui des hommes qui font la même chose.

Les hommes dans les luttes féministes, les hommes vis-à-vis du féminisme et les hommes contre le féminisme sont des problématiques qu'on est obligée de traiter. Quand bien même on aimerait même s'en passer, on nous y oblige vu que comme dans tous les domaines on leur donne la parole plus facilement qu'aux femmes. Alors voici quelques exemples de rapports difficiles entre « hommes » et féminisme.

La semaine passée, un article titrait « Chaque homme a une responsabilité individuelle » dans le quotidien romand Le Courrier (journal de sensibilité de gauche). Il donnait la parole à un groupe d'hommes pro-féministe qui se réunit notamment en non-mixité pour « déconstruire leur comportement sexiste (dans un) mouvement inverse d'une affirmation de soi ». Il y a plusieurs choses à dire sur cette démarche, apparemment louable. Premièrement, c'est d'ailleurs le

problème, que ce soit perçu comme louable quand les (femmes*) féministes peinent à faire reconnaître l'utilité et la légitimité de leur démarche, en particulier quand elles font le choix de la non-mixité. Nous y reviendrons. Ensuite, faut-il le rappeler, la non-mixité militante est un outil des dominé*es pour s'extraire des rapports de domination et développer, au sein du groupe, des stratégies de résistance aux rapports sociaux qui les oppressent. Quand il est le fait des dominant*es souhaitant lutter contre leur propre domination, il va à l'encontre du but recherché, puisqu'il renforce le groupe et le risque d'auto-validation est grand. Même si le groupe est de bonne foi, il est manifeste qu'il s'agit d'une erreur stratégique au regard des objectifs. Il s'agit d'une erreur encore plus grande de se donner, sur cette base, de la visibilité dans un journal, tout à fait critiquable à cet égard. Le Courrier choisit de mettre en lumière un groupe d'hommes sans offrir de regard critique, notamment en donnant la parole à des femmes. Le seul expert cité est d'ailleurs un homme.

Les féministes appellent cela un cookie, à savoir ce que s'attendent à recevoir les dominant*es quand

elles pensent être non-oppressif ou bon*nes allié*es. Quelle double contrainte : il faudrait accepter les oppressions qu'on subit et remercier quand on ne les subit pas. Pourtant cette démarche est très populaire. Pensons à Sophie Grégoire Trudeau, l'épouse du premier ministre canadien, qui appelle le 8 mars à célébrer « les hommes qui nous encouragent à être qui nous sommes vraiment ». Ou le journal Elle qui « adore » le billet écrit par un « homme qui partage les tâches à la maison et trouve ça normal ». En effet, l'article « je n'aide pas ma femme » a été partagé un nombre incalculable de fois sur les réseaux sociaux, au sujet d'un concept pour le moins révolutionnaire : le partage des tâches. En Suisse les femmes sont en charge de l'essentiel du travail domestique dans trois quart des ménages avec enfants de moins de 15 ans, alors c'est chouette qu'un homme fasse sa part, mais sa sur-visibilité invisibilise une réalité moins flatteuse, et j'aimerais bien savoir quel accueil aurait eu le témoignage de sa femme: parce que si les hommes qui partagent les tâches domestiques sont félicités, c'est le contraire pour les femmes dans le même cas. Un double standard sur lequel je reviendrai.

C'est à un américain qu'on doit, il y a moins d'un mois, la « découverte » du sexisme : il a échangé par mégarde sa signature avec sa collègue et s'est vu traité de manière étonnante quand on occupe une position de dominant – bien moins surprenante pour qui n'a pas ce privilège. Un homme dénonce le sexisme, et lui, on le croit. Les féministes s'époumonent à dénoncer ces violences depuis des lustres, mais qu'un homme prenne la parole pour en témoigner et le discours prend alors de la valeur. Cette crédibilité rappelle l'époque où le témoignage d'un homme valait celui de deux femmes. Quand je m'en suis étonnée sur les réseaux sociaux, on m'a répondu qu'en tant que non concerné, il était plus objectif. Or, il n'est pas extérieur au système, il y occupe juste une position de dominant, et ce n'est pas neutre. La visibilité dont il a bénéficié est dangereuse, parce qu'elle renforce l'idée que les hommes sont plus légitimes de dénoncer les violences de genre et plus crédibles quand ils le font.

D'autres hommes, moins bien intentionnés, réfléchissent également aux rapports sociaux de genre dans lesquels ils s'insèrent. En effet, dans une société

qui renvoie constamment à l'identité de genre, « être femme » et « être homme » sont des piliers. Or, la féminité et la masculinité ne sont pas des essences, contrairement à ce qu'en disent grand nombre de conservateurs. Qu'est-ce que la masculinité alors, à part un positionnement dans un rapport de pouvoir mouvant? Dans une société qui bouge et dont les rapports sociaux de genre se renégocient, la masculinité, comme concept, semble fragile et a plus que jamais besoin d'être renforcée. C'est pourquoi on assiste aujourd'hui à un véritable backlash (réaction).

La semaine passée, France 2, dans son journal de 20h, présentait un mouvement catholique d'hommes qui, « 50 ans après la fin du patriarcat » (ils ont du oublier de nous inviter à la fête, comme dirait mon amie Sarah) se regroupent en non-mixité pour répondre à la question « qu'est ce qu'être un homme? ». Les participants, entre deux activités virilistes telles que pousser des voitures, témoignent d'une perte de repères vis-à-vis de leur identité (masculine). Si ce questionnement semble assez saint, les réponses proposées le sont beaucoup moins. On naturalise les rapports de genre et répète que « l'homme » doit montrer le chemin,

être ferme et directif. En résumé, des hommes se réunissent entre eux pour réaffirmer que c'est eux qui décident. Ils rentrent ensuite chez eux plein d'une nouvelle vigueur dans leur rôle de chef de famille. Et France 2 applaudit des deux mains sans offrir l'ombre d'une approche critique. Quand les françaises du mouvement Nuit Debout s'étaient, elles, réunies en non-mixité parce qu'elles expérimentaient des violences de genre durant les rassemblements, le traitement médiatique n'était pas aussi consensuel. En fait, quand des hommes se mettent ensemble pour renforcer leur position de dominants ça va, mais quand des femmes font de même pour la remettre en question, on les accuse de faire du « sexisme inversé ».

Cet exemple, et l'autre cité en début d'article, montrent à quel point un double standard est en place quand il s'agit d'action féministe, et en particulier de non-mixité. Quand les dominé*es se rassemblent pour défaire l'oppression, les dominantEs, non habitués à être l'objet de l'exclusion, se sentent défaits d'un privilège et le font savoir. Le problème, c'est que le bon sens commun les suit: la non-mixité masculine

est acceptée mais la non-mixité féministe agace. Comme un cailloux dans la chaussure du patriarcat. Un journaliste me demandait à la radio « est-ce bien stratégique d'opter pour la non mixité puisque le but c'est d'éduquer les hommes? » Non, le but n'est pas toujours axé sur les hommes, et nous revendiquons parfois de s'occuper de nous.

En fin de compte, l'action militante féministe, quand elle est le fait d'hommes, est vue comme juste, comme généreuse, comme une concession. L'action militante est moins légitime quand elle est le fait des féministes. C'est un état d'esprit encore terriblement bourgeois et colonial, de considérer qu'on sait mieux, avec la raison et l'objectivité (qui est masculine et blanche) ce dont ont besoin les personnes qu'on oppriment avec douceur et sévérité, pour leur bien. Cette vision est dangereuse. Elle prive de légitimité celles qui subissent les oppressions. Or les hommes ne vivent pas les oppressions sexistes que dénoncent les féministes, et de ce fait, ils doivent apprendre à laisser parler les personnes concernées, et à les croire quand elles relatent leur vécu.